

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Chrystine Brouillet, Louise Penny, Catherine Sylvestre

Normand Cazalais

Numéro 161, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82042ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazalais, N. (2016). Compte rendu de [Chrystine Brouillet, Louise Penny, Catherine Sylvestre]. *Lettres québécoises*, (161), 30–31.

☆☆☆☆

CHRYSTINE BROUILLET

Six minutes. Une enquête de Maud Graham

Montréal, Druide, coll. « Reliefs », 2015, 320 p., 24,95 \$.

Spirale

Une femme fuit son mari violent, de peur qu'il ne la tue. Des années plus tard, elle croise une jeune femme qui sera battue à mort par son conjoint. Un homme qui les connaît toutes deux est assassiné chez lui. La détective Maud Graham tentera de résoudre l'énigme.



CHRYSTINE BROUILLET

La violence conjugale est une spirale. Une spirale qui se termine parfois par des meurtres. Les hommes qui se livrent à de telles exactions sont le plus souvent des narcissiques qui, frustrés de diverses manières, en viennent à perdre le contact avec la réalité. Et le sens de la culpabilité. Les victimes, elles, en proie à la peur et au chantage émotif, se taisent et n'osent pas dénoncer leurs bourreaux. Au péril de leur vie.

C'est à cet état de fait que s'attaque Chrystine Brouillet dans *Six minutes*. Six minutes, le temps qu'il faut pour étouffer quelqu'un et l'envoyer *ad patres*. Malgré quelques passages un peu prêchi-prêcha, l'exposé est convaincant et sert ici efficacement d'assise à une trame bien tissée.

Résumons. Nadia Gourdeault est une passionnée de danse depuis ses jeunes années. Elle fait même partie, avec sa meilleure amie, d'une troupe professionnelle de New York. Pour son malheur, elle épouse un beau Brummel, riche de surcroît, qui se révèle bientôt jaloux, contrôlant, cruel et surtout violent. Une nuit, à l'insu de son tourmenteur, elle prend son maigre baluchon et opte pour la clandestinité, sachant très bien qu'il prendra tous les moyens pour la retrouver et se venger.

Elle change donc de nom. Et de métier, grâce à son amour des animaux et des chevaux en particulier. Après plusieurs années à Saratoga Springs,

Maud Graham et son équipe plongeront dans les entrailles d'une spirale qui se nourrit elle-même.

dans l'État de New York, elle va s'établir à Québec, sans donner signe de vie à qui que ce soit, hormis quelques brefs et rares messages envoyés à sa mère. À Québec, cette belle femme met sa beauté en veilleuse pour ne pas attirer l'attention. Littéralement traumatisée, elle est devenue très prudente et ne s'ouvre à personne, pas même à un homme qui aimerait développer une relation amoureuse avec elle.

Celui-ci paiera de sa vie pour avoir suscité la colère irraisonnée d'un mari qui bat comme plâtre sa femme sans moyens de défense. Pour dénouer l'écheveau, Maud Graham et son équipe plongeront dans les entrailles d'une spirale qui se nourrit elle-même. Résultat : *Six minutes* est un bon roman policier... qui aurait pu se passer des deux dernières pages.

☆☆☆☆

LOUISE PENNY

Un long retour. Armand Gamache enquête

Traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Montréal, Flammarion Québec, 2015, 448 p., 29,95 \$.

Jusqu'au bout de soi

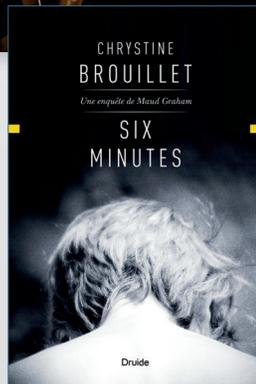
Peter Morrow a quitté Three Pines il y a un an et ne s'est pas manifesté depuis. Sa femme s'en inquiète et demande à l'ex-inspecteur-chef Armand Gamache de sortir de sa retraite. Gamache réussira-t-il à retrouver Peter Morrow ? Et à quel prix ?

Un long retour ramène les personnages qui peuplent les romans de Louise Penny. Clara Morrow en fait partie. Son mari et elle avaient conclu, douze mois auparavant, qu'il valait mieux qu'ils se séparent afin de prendre du recul sur leur couple. Et sur leur carrière commune, la peinture. Mais voilà, le mari ne revient pas, ce qui ne correspond pas à sa nature.

Un long retour se déroule bien sûr dans le discret village de Three Pines, dans les Cantons-de-l'Est, mais aussi à Toronto, à Baie-Saint-Paul et dans un lieu fictif et éloigné de la Basse-Côte-Nord, au bord du Saint-Laurent. Pour répondre au vœu de Clara, Gamache reprend du service, accompagné de celle-ci, de Myrna Landers, libraire et psychologue, et de Jean-Guy Beauvoir, son ancien adjoint devenu son gendre. Chacun et chacune, à sa manière, a des plaies à guérir, des réponses à trouver à son désarroi.

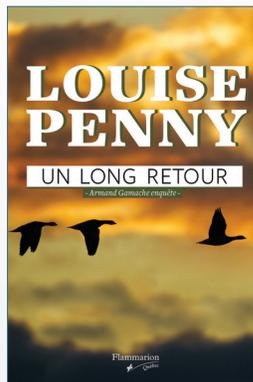
En fond de scène se révèle un conflit latent entre Clara et Peter : le second est un artiste de réputation confirmée, alors que la première, qui est toujours restée dans l'ombre de son mari, a commencé ces dernières années à bénéficier d'une reconnaissance qui a troublé Peter davantage qu'il n'aurait voulu le reconnaître. D'où son départ... mais son retour se fait trop attendre.

Les recherches menées par Gamache et ses amis dévoileront des pans ignorés de la personnalité de Peter Morrow et des assises de sa démarche artistique. En rencontrant des gens qui l'ont connu, dont l'un de ses anciens professeurs, ils trouveront quels courants l'ont influencé, ils apprendront que sa pratique s'inscrit sous le signe d'une longue quête de recherche personnelle, d'une forme d'urgence d'aller au bout de soi. Ils découvriront que la réalité est au-delà des apparences





LOUISE PENNY



et que, s'il est encore vivant, Peter est en danger de mort. Arriveront-ils à temps ?

Comme dans les autres policiers de Louise Penny, la trame se développe sur plusieurs niveaux qui s'entrecroisent. L'intrigue policière à proprement parler prend lentement corps alors que l'auteure, fidèle à son habitude, fouille les arcanes des motivations humaines, analyse les pulsions qui poussent les êtres à choisir leurs voies ou à commettre des actes déshumanisants. Où se situe la « ligne de faille » ?

Dans ses remerciements, Louise Penny écrit qu'elle est « consciente que la Baie-Saint-Paul du livre n'est pas le reflet fidèle de la ville réelle » et demande de lui « pardonner quelques libertés artistiques ». Fort bien ; je lui suggérerais cependant de s'adjoindre les services d'un conseiller qui lui permettrait de distinguer l'amont de l'aval, de constater que les rives de la Basse-Côte-Nord ne présentent pas de « vieilles forêts épaisses ». Et j'en passe. Autant de détails qui agacent le géographe que je suis. M'enfin...

☆☆☆ ½

CATHERINE SYLVESTRE

La vieille fille et la mort

Québec, Alire, coll. « GF », 2015, 352 p., 24,95 \$.

Qu'a-t-elle vu ?

En hiver, une jeune femme, Maryse, est retrouvée, presque nue, étranglée, sur son lit. Dans la cuisine, un ado est pendu au luminaire. Une grosse perruche blanche se perche sur le doigt de la voisine de palier qui vient de découvrir la scène. Est-ce vraiment un meurtre suivi d'un suicide ? Et que faire de ce volatile ?

Le récit est raconté à la première personne par ce témoin qui, en fait, n'a pas été formellement témoin du drame. Un témoin, donc, qui ne peut se résoudre à croire à la culpabilité de Guillaume Joubert, jeune homme tranquille abonné à la bibliothèque où elle travaille. Elle s'irrite d'une enquête policière qui lui semble piétiner. Elle met donc son nez dans l'affaire...



Les suspects sont peu nombreux. Le cercle des connaissances de Guillaume et de Maryse n'est pas si grand : faut-il soupçonner Stéphane, l'ami de cœur de Maryse, avec lequel elle avait de fréquentes disputes ? Ou l'un des amis — les Irréductibles — de Guillaume ? Est-ce l'œuvre d'un inconnu ? Catherine se perd en conjectures et reprend sans cesse le fil de ses pensées. Au risque d'irriter au passage le sergent-détective Tremblay...

Francine Pelletier signe ici son premier roman policier. Elle aime le genre depuis longtemps, dit-elle, même si elle a plutôt écrit jusqu'ici de la science-fiction : « Le pseudonyme m'a donné une liberté que je



CATHERINE SYLVESTRE

n'aurais jamais osé imaginer. En me cachant derrière ce masque, j'ai pu "lâcher lousse" le personnage de la narratrice.» Effectivement, la narration a une liberté de ton rafraîchissante qui manque à de trop nombreux polars.

Les réflexions acidulées, les écarts de langage ne manquent pas. L'oiseau nommé Coco, qui prend une place prépondérante, parfois de façon humoristique, sert de fil d'Ariane dans le dédale d'interrogations que l'enquêteuse improvisée soulève et les questions que celle-ci pose à ses interlocuteurs, civils et policiers.

Presque burlesque par moments, l'intrigue n'est pas farfelue pour autant, ni tirée par les cheveux. Elle se tient. Et les personnages ont du corps. Francine Pelletier tire habilement sur les ficelles d'une certaine satire sociale. Elle sait écrire ; d'ailleurs, l'« exercice » d'écriture est parfois un peu trop manifeste, aux dépens d'une histoire qui aurait mérité un certain resserrement.

L'auteure promet trois autres titres « au minimum ». À suivre.